L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TROISIEME MUNICIPALITE.——NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 17 OCTOBRE 1845.

PUBLIE PAR
MAGNE & WEISSE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:
ABONNEMENT.
Journal quotidien, une année d'avance $12
Journal de la campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

[illegible]

ANNONCES [illegible] DIX cents par ligne.

ABONNEMENS pour l'étranger [illegible]

[illegible]

Nouvelle-Orléans: VENDREDI MATIN, 17 OCTOBRE 1845.

CANDIDATS WHIGS:
POUR GOUVERNEUR,
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR,
EDWARD SPARROW.

UN AVIS.—Les journaux whigs l'ont déjà plus d'une fois répété: "Si le parti veut ramener la victoire sous sa bannière, s'il veut faire triompher les principes qu'il défend, il doit conserver précieusement son organisation et ne point se laisser aller à des alliances toujours compromettantes." Toute affiliation, même temporaire, avec un tiers parti, a constamment tourné au désavantage des whigs; ils le savent, et cependant on voit beaucoup d'entre eux, oubliant les leçons de l'expérience, se laisser séduire à tous les appâts qu'on tend à leur bonne foi, à leur amour de l'ordre et de la justice. Les locofocos, eux, entendent trop bien leur affaire pour céder à de pareilles séductions: loin de servir les tiers partis, ils les font servir à leurs desseins. Ils entendent admirablement l'art de les cajoler et de leur donner une haute opinion de leur importance; ils leur promettent de voter pour eux; ils s'y engagent de la manière la plus formelle; puis quand le moment décisif arrive, quand les polls s'ouvrent, un simple mouvement de conversion ramène dans les rangs de la grande armée locofoco ceux-ci disant déserteurs qui volent le ticket de leur parti, tout en riant de ceux auxquels ils avaient inspiré de fausses espérances, et en se félicitant du bon tour qu'il leur ont joué.

Cette manœuvre, qui ne brille point par sa loyauté, a plus d'une fois réussi aux locofocos dans le passé. Elle vient d'obtenir encore un plein succès aux dernières élections de Baltimore. Les locofocos avaient su persuader au parti naïf-américain qu'ils étaient disposés à voter en sa faveur; on parlait de tout côté des conversions qui s'étaient opérées à son profit; le parti locofoco avait grand soin de déplorer bien haut les défections prétendues d'une foule de ses membres qui passaient, disaient, aux naïfs-américains. Il réussit ainsi à donner à ces derniers une véritable consistance; et des whigs s'y laissèrent prendre. L'on en vient à l'élection, et tandis que les alliés whigs, implissaient fidèlement leurs engagements, les soi-disant alliés locofocos faisaient volte-face et revenaient jusqu'au dernier vers les candidats de leur propre parti.

L'examen des retours d'élection démontre en fait jusqu'à l'évidence. Dans les cinq districts qui composent la ville, formant ensemble un district congressionnel, il n'y avait pour le Congrès qu'un candidat whig et un candidat locofoco; aucun natif ne courait. Dans ces mêmes districts, pour la législature d'Etat, se présentaient des candidats whigs, natifs et locofocos.—Eh bien! malgré la diversion native, le vote pour ces derniers a été exactement le même que celui qu'avait obtenu le candidat locofoco au Congrès. Les chiffres se sont passés de la même façon dans le district de Kennedy: le vote des locofocos pour les délégués à la législature a été le même que pour le représentant au Congrès, bien que la encore, il y eut trois sortes de candidats. Les locofocos ont conservé leurs rangs dans tous les districts; ils ont prouvé que, dans leur parti, il n'existait réellement point de défections vers le natif-américanisme. La lutte entre les trois opinions a été une partie que les locofocos ont joué avec une merveilleuse habileté, ils ont mis dedans les natifs, et par leur moyen ils ont réussi à triompher des whigs.

C'est assurément là un triste résultat; mais c'est là en même temps une utile leçon, dont les whigs doivent profiter. Qu'ils ne cherchent point hors de leur parti des doctrines qui peuvent leur plaire; la politique du parti whig est tout-à-fait assez honnête et assez large pour répondre aux vœux raisonnables de tous ses membres, qu'ils y rallient donc plus fortement que jamais. Qu'ils ne courent point après des idoles étrangères, et surtout qu'ils ne se laissent point prendre aux pièges que tendent dans l'ombre les locofocos. On peut être certain que, lorsque ces derniers paraissent favoriser un tiers-parti, c'est dans le but de lui donner de la consistance et de le mettre à même de recruter un certain nombre de whigs. Aussitôt qu'ils ont réussi, ils reviennent dans leur propre camp, satisfaits d'avoir contribué par une ruse déloyale à affaiblir leurs adversaires.

A la bonne heure! Le *Courrier* s'humanise; il prend son humeur habituelle: nous l'en félicitons. Ne saurait-on discuter sans se fâcher!

Nous désirons donc la continuation de cette nouvelle *entente cordiale*. Cependant, nous sommes obligés de faire quelques réserves, afin d'éviter plus tard des ressentiments.

1°. Ce n'est pas nous qui avons fait usage de personnalités. Un détestable jeu de mots, n'étant sur l'instant, pour un homme, n'est point une personnalité. A des personnalités nous n'avons même pas répondu par des personnalités. Sur ce point nous tenons à rétablir les faits.

2°. Nous tenons à prouver que nous n'avons pas malicieusement faussé ses réflexions sur le tarif.

C'est bien le moins du monde que nous repoussions une accusation qui attaque notre prudhomie.

Prochaine bourrasque politique.—Un journal démocratique modéré de Philadelphie, le *Sentinel*, parle ainsi de l'administration de M. Polk:

"Elle a erré dans sa marche envers les amis de M. Van Buren et du gouverneur Wright de New-York, qu'elle a traités en ennemis, quoqu'ils lui eussent assuré la victoire sur M. Clay.

"Elle a erré envers les amis de M. Dallas, qui lui ont donné le vote de la Pennsylvanie.

"Elle a erré envers les amis de M. Tyler qui sont venus à son secours à un moment de grande incertitude.

"Elle a erré envers les amis de M. Calhoun, qui lui sont maintenant hostiles.

"Elle a erré envers les amis du général Cass, du gouverneur Porter, et du général Cameron &c.

Que de fautes!

TRAVAUX PUBLIQUES.—Nous voyons par le journal de l'administration, le Washington *Union*, que les travaux publiques sujettes à la vente maintenant, se trouvent comprises dans les Etats et territoires suivans: Ohio, Indiana, Illinois, Missouri, Alabama, Mississippi, Louisiane, Michigan, Arkansas, Floride, Iowa et Wisconsin. La totalité des terres vendues en 1844, s'élève à 1,754,120 acres, ayant produit $2,205,850.

Nous apprenons avec regret que l'honorable Théodore Frelinghuysen a été dangereusement malade. On assure qu'il est beaucoup mieux.

La rivière Missouri montait rapidement aux dernières nouvelles et pourra probablement être prochainement navigable.

CHRONIQUE LOCALE.

La foule suivait hier dans les rues un homme d'une taille extraordinaire, c'était Jim Porter, le géant Kentuckien. On dit qu'il doit aller en Europe trouver Tom Pouce, afin de faire voir les extrêmes de croît américain.

Territoire de Wisconsin.— Le candidat locofoco pour gouverneur, Martin, est sans aucun doute élu.

A New York, les natifs ont choisi des candidats à eux pour l'assemblée.

TENNESSEE.—La législature du Tennessee s'est réunie le 6 à Nashville. Le Sénat avait eu 21 ballottages sans pouvoir arriver à élire un Président. Dans la chambre B. Campbell, locofoco, a été élu Orateur par deux voix de majorité sur E Etheridge, whig.

GEORGIE.

La *Chronicle* d'Augusta du 11, nous apporte les retours officiels sont non officiels de soixante sept comtés, sur quatre vingt trente. Ils montrent un gain d'environ 2,000 voix en faveur du gouverneur Crawford sur le vote donné à Polk à la dernière élection. Les vingt-six comtés dont on attend encore les retours augmenteront probablement ce chiffre. D'après cela, nous ne doutons pas du succès du gouverneur Crawford par une majorité d'environ 1000 à 1500.

Pour la législature, l'issue de la lutte est plus douteuse. Il y aura probablement dans le Sénat 22 whigs et 26 locofocos. Dans la Chambre il est probable qu'il y aura une majorité whig de six à huit—mais ce ne sont encore que des probabilités, dit le *Chronicle*. Sous peu de jours on saura à quoi s'en tenir.

L'élection de Crawford est déjà un triomphe, parce que son concurrent McAllister est le plus populaire comme on dit, le plus fort des chefs locofocos dans l'Etat. La Georgie est un Etat whig. L'an dernier, les locofocos l'ont emporté grâce à un vote frauduleux énorme, donné dans les parties de l'Etat où le locofocisme règne sans partage.

LES MORMONS.

Les journaux de St. Louis, du 9, contiennent une lettre adressée par les chefs mormons au général Hardin, des Illinois, dans laquelle ils annoncent leur intention de quitter le pays. Ils exposent que mille familles, environ six mille âmes, sont décidées à se mettre en route, au printemps, pour traverser les montagnes rocheuses. En attendant ils offrent leurs terres à vendre; mais ils ne veulent pas les sacrifier, et souffrir qu'on les en dépossède.

On fait l'éloge du gouverneur Harding qui a eu pour une juste mesure de prudence et de fermeté, faire rentrer tous dans l'ordre avec une force tout à fait sans importance.

Le *Jefferson* County (New York) *Democrat*, publié près de la résidence de M. Silas Wright, publie un article inclinant singulièrement à nommer M. Wright candidat à la présidence pour 1848. Et M. Calhoun, le veut-on encore laisser de côté?

Nous voyons par le Cleveland (Ohio) Herald, qu'une demoiselle Mary Flemming a obtenu $2,250, de dommages intérêts de M. Thompson Eckart, pour avoir manqué à une promesse de mariage. Cette démonstration a reçu les applaudissemens de l'auditoire.

Population de l'Etat de New York.—On a maintenant les relevés du recensement de la moitié environ de l'Etat de New York. En estimant proportionnellement l'accroissement de population dans la partie nouvellement recensée, on croit que la population totale s'élèvera à environ 2,670,000, offrant une augmentation de 250,000 environ depuis 1840.

NAUFRAGE.—Le brick *Lottery*, capitaine Dargell, allant de la Jamaïque à Alexandrie sur l'est, s'est jeté à la côte à 7 p.-m de jours, à environ 20 milles au Sud du Cap Henry. On pense que ce sera perte totale.

Incendie à Montréal—Le quatre de ce mois il y a eu à Montréal un incendie qui a détruit environ cent maisons; encore ne se serait-il pas arrêté là si l'on n'avait fait sauter plusieurs maisons pour faire la part du feu. Le feu avait pris dans Quinze rue, et s'est propagé rapidement en suivant une ligne nord et sud jusqu'à Prince street et Est et Ouest de Washington street à Gabriel street. Un grand nombre de familles sont sans asyle.

Horrible Mort.—A Hadfield, dans le Derbyshire Angleterre, un individu nommé Bramney est tombé dans une grande chaudière contenant de la solution de potasse à la température de l'eau bouillante et a été en quelque sorte dévoré par ce liquide. On n'a trouvé qu'une partie de ses vêtemens.

VENEZUELA.—La population de la république de Venezuela était en 1843, de 1,089 809, y compris 26,583 esclaves. Depuis lors le nombre d'esclaves a été réduit à 21,628.

FEUILLETON.

LE COMTE DE MONTE CHRISTO

PAR ALEXANDRE DUMAS.

QUATRIEME PARTIE.

(Voir l'Abeille du 20 *septembre* au 11 octobre.)

LES PROGRES DE M. CAVALCANTI FILS

Cependant M. Cavalcanti père était parti pour aller remplir son service, non pas dans l'armée de S. M. l'empereur d'Autriche, mais à la roulotte des bains de Lucques dont il était un des plus assidus constitutionnels.

Il va sans dire qu'il avait emporté avec la plus scrupuleuse exactitude jusqu'au moindre paul de sa mise et qu'il avait été abondé pour son voyage, et pourvu à récompense de la façon majestueuse et sucrée avec laquelle il avait joué son rôle de père.

M. Andrea avait hérité à ce départ de tous les égards qui constituent qu'il avait bien l'honneur d'être le fils du marquis Bartholomeo et de la marquise Oliva Cavanati.

Il était donc à peu près avéré dans cette société parisienne, si facile à recevoir les étrangers, et à en traiter non pas d'après ce qu'ils sont, mais d'après ce qu'ils veulent être.

D'ailleurs que demande-t-on à un jeune homme à Paris? de parler à peu près sa langue, d'être habillé convenablement, d'avoir eu pour ses parens et pays un nom connu.

Il va sans dire qu'un est moins difficile encore pour un étranger que pour un Parisien.

Andrea avait donc pris en une quarantaine de jours une assez bonne position; on l'appelait M. le comte, on disait qu'il avait enfoncé mille livres de rente, et on parlait des trésors immenses de M. son père enfoui, disait-on, dans les carrières de Serravezza.

Un savant devant qui on mentionnait cette dernière circonstance comme un fait, déclara avoir vu les carrières dont il était question, ce qui donna un grand poids à des assertions jusqu'alors flottantes à l'état de doute, et qui dès lors prirent la consistance de la réalité.

On en était là dans ce cercle de la société parisienne où nous avons introduit nos lecteurs lorsque Monte-Christo vint un soir faire visite à M. Danglars. M. Danglars était sorti, mais on proposa au comte de l'introduire près de la baronne, qui était visible, ce qui fut accepté.

Ce visiteur inspira une espèce de tressaillement nerveux que depuis le dîner d'Auteuil et les événemens qui en avaient été la suite, Mme Danglars entendait prononcer le nom de Monte-Christo. Cela présence du comte de Morcerf que le bruit de son nom, la sensation douloureuse devaient plus intense, si au contraire le comte paraissait, sa figure ouverte, ses yeux brillans, son amabilité, sa galanterie même pour Mme Danglars chassaient bientôt jusqu'à la dernière impression de crainte, il paraissait à la baronne impossible qu'un homme si charmant à la surface pût nourrir contre elle de mauvais desseins; d'ailleurs, les cœurs les plus corrompus ne peuvent croire au mal qu'en le faisant répondre sur un intérêt quelconque; le mal inutile et sans cause répugne comme une anomalie.

Lorsque Monte-Christo entra dans le boudoir où nous avons déjà vu Eugénie introduit nos lecteurs, et où la baronne surprit d'un coup d'œil assez rapide pour que lui passât sur lèvre après les avoir regardées avec M. Cavalcanti fils, sa présence produisit son effet ordinaire, et ce fut en souriant qu'elle avoir cite quelque peu bouleversée par son nom, la baronne reçut le comte.

Celui-ci, de son côté, embrassa toute la scène d'un coup d'œil.

Près de la baronne, à peu près couchée sur une causeuse, Eugénie se tenant assise, et Cavalcanti, debout.

Cavalcanti, habillé de noir comme un héros de Goethe, en souliers vernis et en bas de soie blancs à jours, passant une chaîne assez blanche et assez soignée dans son gilet de velours bleuâtre, un milieu duquel scintillait un diamant que, malgré les conseils de Monsieur Christo, le vaniteux jeune homme n'avait pu résister au désir de se passer au petit doigt.

Ce mouvement était accompagné de regards assez significatifs sur Mlle Danglars, et de soupirs envoyés à la même adresse que les regards.

Mlle Danglars était toujours la même, c'est-à-dire belle, froide et triste. Pas un de ces regards, pas un de ces soupirs à Andrea ne lui échappaient; et peut-être qu'elle pensait que la curiosité de Mme Danglars, curieuse que quelques philosophes prétendent recouvrir parfois la position de Sylphe.

Eugénie salua froidement le comte, et profita des premières préoccupations de la conversation pour se mettre dans son siège d'études, où elle prenait ordinairement soit solfèges et bruyantes, mêlées aux premiers accords d'un piano, firent savoir à Monte-Christo que Mlle Danglars venait de préférer à la compagnie de M. Cavalcanti la société de Mlle Louise d'Armilly, sa maîtresse de chant.

Ce fut alors surtout que, tout en causant avec Mme Danglars et en paraissant absorbé par le charme de la conversation, le comte remarqua la sollicitude de M. Andrea Cavalcanti, en manière d'aller chercher la musique à la porte qui lui nous fanchir, et de manifester son admiration.

Bientôt le banquier rentra. Son premier regard fut pour Monte-Christo, c'est vrai, mais le second fut pour Andrea.

Quant à sa femme, il la salua à la façon dont certains maris saluent leur femme, et dont les célibataires ne pourront se faire une idée que lorsque on aura publié un code très étendu de la conjugalité.

—Est-ce que ces demoiselles ne vous ont pas invité à faire de la musique avec elles? demanda Danglars à Andrea.

—Hélas! non, Monsieur, répondit Andrea avec un soupir plus remarquable encore que les autres.

Danglars s'avança aussitôt vers la porte de communication et l'ouvrit.

On en alors les deux jeunes filles assises sur le même siège devant le même piano. Elles accompagnaient chacune d'une main, exécutant quelques airs étaient habituées par fantaisie, et où elles étaient devenues d'une force remarquable.

Mlle d'Armilly, qu'on apercevait alors, formant avec Eugénie, grâce au cadre de la porte, un de ces tableaux vivans comme en fait souvent en Allemagne, était d'une beauté assez remarquable, ou plutôt d'une gentillesse exquise. C'était une petite femme mince et blonde comme une fée, avec de grandes cheveux bouclés tombant sur un cou un peu trop long, comme Perugin en donne parfois à ses Vierges, et des yeux voilés par la fatigue. Un quant qu'elle avait la poitrine faible, et que, comme Antonia de Violon de Crémone, elle mourrait un jour en chantant.

Monte-Christo plongea dans ce gracieux un regard rapide et caressant; il était la première fois qu'il voyait Mlle d'Armilly, dont si souvent il avait entendu parler dans la maison.

—Eh bien! demanda le banquier à sa fille, nous sommes donc seuls, nous autres?

Alors il mena le jeune homme dans le petit salon, et, soit hasard, soit adresse, derrière Andrea la porte fut repoussée de manière à ce que de l'endroit où ils étaient assis, Monte-Christo et la baronne ne pussent plus rien voir; mais comme le banquier avait suivi Andrea, Mme Danglars ne parut pas même remarquer cette circonstance.

Bientôt après, le comte entendit la voix d'Andrea résonner aux accords du piano, accompagnant une chanson Corse.

Pendant que le comte écoutait en souriant cette chanson qui lui faisait oublier Andrea pour lui rappeler Benedetto, Mme Danglars vantait à Monte-Christo la force d'âme de son mari, qui le matin encore avait dans une faillite milanaise perdu trois ou quatre cent mille francs.

Et en effet l'éloge était mérité; car, si le comte ne l'eût et par la baronne on peut-être par un des nombreux qu'il avait de tout savoir, la figure du baron ne lui en eût pas dit un mot.

—Bon! pensa Monte-Christo, il en est déjà à cacher ce qu'il perd, il y a un mois il n'en était.

Puis, tout haut:

—Oh! madame, dit le comte, M. Danglars connaît si bien la Bourse, qu'il rattrapera toujours là ce qu'il pourra perdre ailleurs.

—Je vois que vous partagez l'erreur commune, dit Mme Danglars.

—Et quelle est cette erreur? dit Monte-Christo.

—C'est que M. Danglars joue, tandis qu'au contraire il ne joue jamais.

—Ah! oui, c'est vrai, madame, je me rappelle que M. Debray m'a dit... A propos; mais que devient Mons M. Debray? Il y a trois ou quatre jours que je ne l'ai aperçu.

—Et moi aussi, dit Mme Danglars avec un spleen mieux tête. Mais vous avez commencé une phrase qui est restée inachevée.

—Laquelle?

—M. Debray vous a dit, prétendu-vous...

—Ah! c'est vrai; M. Debray m'a dit que c'était vous qui sacrifiiez au démon du jeu.

—J'ai eu ce goût pendant quelque temps, je l'avoue, dit Mme Danglars, mais je ne l'ai plus.

—Et vous avez fort, madame. Eh! mon Dieu, les chances de la fortune sont précaires, et si j'étais femme, et que le hasard eût fait de cette femme celle d'un banquier, quelque confiance que j'aie dans le bonheur de mon mari, car en spéculation, vous le savez, tout est heur et malheur, eh bien! dis-je, quelque confiance que j'aie dans le bonheur de mon mari, je commencerais toujours par m'assurer une fortune indépendante, dussé-je acquérir cette fortune en maintenant mes intérêts dans des mains qui lui seraient inconnues.

M. de Danglars rougit malgré elle.

—Tenez, dit Monte-Christo, comme s'il n'avait rien vu, on parle d'un beau coup qui a été fait hier sur les bons de Naples.

—Je n'en ai pas, dit vivement la baronne, et je ne m'occupe jamais de cela.

—Et moi, dit Eugénie, je ne m'occupe jamais de rien, mais, en vérité, c'est assez parler Monsieur le comte, nous avons l'air de faire ligue de commerce, et de nous entendre pour nous faire payer du change; parlons un peu de ces pauvres Villefort, si tourmentés en ce moment par la fatalité.

—Que leur arrive-t-il donc? demanda Monte-Christo avec une parfaite aisiété.

—Mais vous le savez, après avoir perdu M. de Saint-Méran trois ou quatre jours après son départ, ils viennent de perdre la marquise trois ou quatre jours après son arrivée.

—Ah! c'est vrai, dit Monte-Christo, j'ai appris cela; mais, comme dit Claudius à Hamlet, c'est une loi de la nature: leurs pères étaient morts avant eux, et ils les avaient pleurés: ils mourront avant leurs fils, et leurs fils les pleureront.

—Mais ce n'est pas le tout.

—Comment ce n'est pas le tout!

—Non; vous savez qu'ils allaient marier leur fille.

—A M. Franz d'Epinay.... Est-ce que le mariage est manqué?

—Hier matin, à ce qu'il paraît, Franz leur a rendu leur parole.

—Ah! vraiment.... Et connaît-on les causes de cette rupture?

—Non.

—Que m'annoncez-vous là, bon Dieu! Madame.... Et M. de Villefort, comment accepte-t-il tous ces malheurs?

—Comme toujours, en philosophe.

—Et le comte, Danglars rentre seul.

—Eh bien! dit la baronne, vous laissez M. Cavalcanti avec votre fille?

—Et Mlle d'Armilly, dit le banquier, pour qui la prenez-vous donc?

Puis, se retournant vers Monte-Christo:

—Charmant jeune homme, n'est-ce pas, monsieur le comte, que le prince Cavalcanti!.... Seulement, est-il bien prince?

—Je n'en réponds pas, dit Monte Christo. On m'a présenté soit père comme tel; il serait comte, mais je crois que lui-même n'a pas grande prétention à ce titre.

—Pourquoi? dit le banquier. S'il est prince, il a tort de ne pas s'en vanter. Chacun son droit. Je n'aime pas qu'on fraude son origine, moi.

—Oh! vous êtes un doux-cœur pur, dit Monte-Christo en souriant.

—Mais, voyez, dit la baronne, à quoi vous vous exposez, M. de Morcerf vient par hasard, il trouve Mlle Cavalcanti dans une chambre où lui, fiancé d'Eugénie, n'a jamais eu la permission d'entrer.

—Vous faites bien de dire par hasard, reprit le banquier, car en vérité, on dirait, tant on le voit rarement, que c'est réellement le hasard qui nous le ramène.

—Enfin s'il venait, et qu'il trouvât ce jeune homme près de votre fille, il pourrait être mécontent.

—Lui! oh! mon Dieu! vous vous trompez, M. Albert a trop l'honneur d'être jaloux de sa fiancée, il ne l'aime point assez pour cela. D'ailleurs, que n'importe qu'il soit mécontent ou non!

—Cependant, on joint où nous en sommes....

—Oui, au point où nous en sommes: voulez-vous le savoir? Eh bien! je vais vous dire ce que j'ai pu voir tel de sa mère il a dansé une seule fois avec moi fille, que M. Cavalcanti a dansé trois fois avec elle, et qu'il ne l'a pas même remarquée.

—M. le vicomte Albert de Morcerf! annonça le valet de chambre.

La baronne se leva vivement. Elle allait passer au salon d'étude pour avertir sa fille, quand Danglars l'arrêta par le bras.

—Laissez-moi, dit-il.

Elle le regarda étonnée.

Monte-Christo feignit de ne pas avoir vu ce jeu de scène.

Albert entra: il était fort beau et fort gai. Il salua la baronne avec beaucoup de politesse, et serra la main de Monte-Christo avec affection, puis, se retournant vers la baronne:

—Voulez-vous me permettre, Madame, fut dit-il, de vous demander comment se porte Mlle Danglars? Il y a bien longtemps que je ne l'ai vue, et je crois que j'ai fait un crime de m'exposer à la musique dans son petit salon avec M. Cavalcanti.

Albert connaît-il son nom, et aurait-il intérêt à le prononcer? Il est impossible de rien savoir à son air parfaitement indifférent.

—M. Cavalcanti a une très belle voix de ténor, dit-il, et Mlle Eugénie un magnifique soprano, sans compter qu'elle joue du piano comme Thalberg. Ce doit être un charmant concert.

—Le fait est, dit Danglars, qu'ils s'accordent à merveille.

Albert parut n'avoir pas remarqué cette équivoque, et grossière cependant que Mme Danglars en rougit.

—Ma nièce, continua le jeune homme, je vois mon oncle, a ce que disaient mes maîtres, de moins, eh bien! chose étrange, je n'ai jamais pu encore accorder mes voix avec aucune voix, et avec les tons de notre piano surtout encore moins qu'avec les autres.

Danglars jeta un regard qui voulait dire: Comprenez-vous cela?

—Mais tâchez-lui donc! Aussi, dit-il, espérant sans doute arriver au but qu'il désirait, le prince et ma fille ont-ils fait hier l'admiration générale. N'étiez-vous pas là hier, monsieur de Morcerf?

—Quel prince? demanda Albert.

—Le prince Cavalcanti, reprit Danglars, qui s'obstinait toujours à donner ce titre au jeune homme.

—Ah! pardon, dit Albert, j'ignorais qu'il fût prince. Ah! le prince Cavalcanti! Et vous disiez donc Mlle Eugénie? En vérité, ce doivent être ravissant, et je regrette bien vivement de ne pas avoir entendu cela. Mais je n'ai pas pu rendre à votre invitation, j'étais forcé d'accompagner Mme de Morcerf chez la baronne d'Epinay-sous-Bussard la mère, où chantaient les Lorrains.

Alors qu'il s'expliquait. Vous devriez glisser deux mots de cela au père, mon cher comte, vous qui êtes si bien dans la maison.

—Moi! et où diable avez-vous vu cela?

—Mais à bon bal, ce me semble. Comment! le comtesse, le frère Mercédès, le dévouement Catalane, qui daigne à peine ouvrir la bouche à son plus vieille connaissance, vous a prie par le bras, est sortie avec vous dans le jardin, a pris les petites allées et a reparu qu'une demi-heure après.

—Ah! baron, baron, dit Albert, vous nous empêchez d'entendre; pour un mélomane comme vous, quelle barbarie!

—C'est bien, c'est bien, monsieur le railleur, dit Danglars.

Puis se retournant vers Monte-Christo:

—Vous chargez-vous de lui dire cela, ne pas?

—Volontiers, si vous le désirez.

—Mais que pour cette fois cela ne fasse d'une manière explicite et définitive; surtout qu'il ne demande ma fille, qu'il fixe une époque, qu'il désire ces conditions d'argent, et fin que l'on d'entendre ce qu'on se travaille, mais, vous comprenez, pas de détails.

—Eh bien! je le détournerai sans blâme.

De bâtir, 3 p. centres A M. BELIER LANY. Les [illegible] tout propriétaire intéressé à consulter à son [illegible] Pour voir les plans et devis, rue de Bâtir Pontchartrain, en face du Théâtre. 17 oct.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS

Jeudi soir, 16 octobre 1845.

Les transactions en coton ont encore été très limitées aujourd'hui, les ventes n'ont pas dépassé le chiffre de 300 balles sous variant en dans les prix.

CLASSIFICATION DE LIVERPOOL.

Louisiane et Mississippi.

Inférieur	[illegible]
Ordinaire	[illegible]
Bon Ordinaire	[illegible]
Good Middling	[illegible]
Middling Fair	[illegible]
Fair	[illegible]
Good Good Fair	[illegible]

Le change est en faveur du vendeur [illegible]

New-York, 8 jours, 1 [illegible] jour cours d'escompte, chèques 1/2 à 3/4 pour cent d'escompte.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS

ARRIVAGES.

Barque Mary, Martin,	J. Kocker
Brick Magnolia, Lent,	J. Lawson
Brick Hibernia, Bell,	R. L. & L. Lord
Goet Alexandre, Sanchez,	B. Fernandez

ARRIVAUX

Navire Hayden, de Liverpool,	
Navire Harriet Rockwell, de Boston.	
Navire Rebecca, de Liverpool.	
Brick Ann, de Rivas.	
Brick Rivas, de Rivas.	
Goet Mariano, Jose Soler, Alicante.	
Goet Mariano, Miguel de la Mar,	Alicante
Goet Mariano, Municipal,	Alicante
Goet Mariano, Bonaventure,	Alicante
Goet Mariano, Bonaventure,	Alicante
Goet Mariano, Bonaventure